

Jung

Relation avec Sigmund Freud

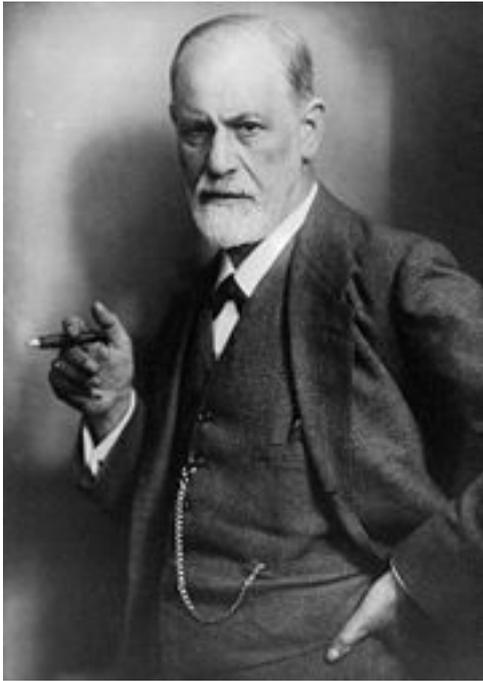
En 1906, Jung publie sa *Psychologie de la démence précoce*^[note 6]. Il envoie un exemplaire de son livre à Sigmund Freud qui répond favorablement^[note 7]. Enthousiasmé par les propos de Jung qui ne cesse de défendre la psychanalyse, Freud souhaite établir avec lui une relation plus soutenue. Il s'ensuit une amitié intense mais « conflictuelle », selon le mot de Freud, lequel remarque vite chez son correspondant des « propos équivoques » et une absence d'adhésion totale à ses vues. Freud néanmoins évite de relever les points de désaccord, conscient de l'intérêt stratégique de l'« école de Zurich » pour le développement de la psychanalyse naissante en Europe^[note 8]. Dans une lettre datée du 29 décembre 1906, Jung analyse la nature de leurs divergences, énumérant cinq points polémiques^[note 9]. Linda Donn et Pierre-Emmanuel Dausat, dans *Freud et Jung. De l'amitié à la rupture*^[29] décrivent les soubresauts de cette relation très forte entre les deux fondateurs de la psychanalyse.



En 1909 à la Clark University. De gauche à droite en bas Sigmund Freud, Stanley Hall, C. G. Jung ; derrière : Abraham A. Brill, Ernest Jones, Sandor Ferenczi.

C'est à la même époque que les relations entre Jung et Eugène Bleuler se détériorent. Emma Jung suggère alors à son mari de quitter le Burghölzli pour ouvrir un cabinet et acquérir sa propre clientèle. Pour éviter de rendre publics leurs différends, Jung et Bleuler se mettent d'accord pour ne pas précipiter le départ de Jung. Cette ambiance conflictuelle ne l'empêche pas de continuer ses recherches sur les associations, qu'il expérimente aussi sur lui-même, avec l'assistance du médecin Ludwig Binswanger. En 1907 Jung décide de s'éloigner de Bleuler, en allant visiter Freud à Vienne. Les deux hommes se rencontrent le dimanche 3 mars 1907, chez Freud, en famille^[note 10]. D'emblée Freud le désigne comme son « fils et héritier scientifique ». En 1910, Freud écrit en parlant de Jung : « Je suis plus que jamais convaincu qu'il est l'homme de demain » et Ernest Jones, son biographe, dira de lui qu'il « avait cru trouver en Jung son successeur direct »^[30], le seul apte à soustraire « la psychanalyse au danger de devenir une affaire nationale juive »^[31] (en effet la quasi totalité des membres de l'entourage de Freud étaient juifs comme lui^[32]). S'ensuivent treize heures de discussions intenses qui se terminent sur une polémique : Jung veut en effet connaître l'opinion de Freud sur les phénomènes parapsychologiques. Freud dénigre cet intérêt pour un sujet qu'il considère comme appartenant au folklore. Cependant, alors qu'ils argumentent, un bruit de craquement se fait entendre à deux reprises dans la bibliothèque. Jung y voit une manifestation parapsychologique, ce qui terrifie Freud et lui inspire une certaine méfiance envers Jung^[33]. Plus tard, celui-ci y verra une manifestation de la synchronicité^[34]. L'entrevue se termine sur une supplique de l'« homme de Vienne », qui demande solennellement à Jung :

« Promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle ! ». Le psychiatre suisse est bouleversé par cette phrase : « Ce choc frappa au cœur notre amitié », dira-t-il. Pour Jung, ce comportement démontre la névrose de Freud, son ambition de se comporter en patriarche de la psychanalyse, et prouve son « matérialisme scientifique »^[note 11] qui est à la source de leur rupture à venir, en 1914. Cependant, en dehors de ces divergences, la communion est totale à l'issue de cette première rencontre et il s'établit dès ce moment un pacte d'amitié entre eux. Selon Linda Donn, « Freud et Jung essaieraient ensemble de dévoiler les mystères de la psyché et défieraient l'ordre psychiatrique établi »^[35]. C'est par la suite leur correspondance qui mènera les deux hommes à la rupture^[note 12].



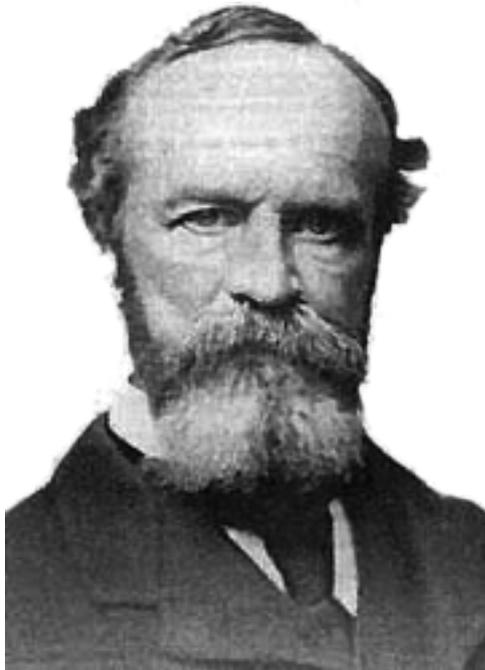
Sigmund Freud en 1911.

Peu après cette visite, Jung devient membre de la Société psychanalytique de Vienne qui vient d'être fondée (en 1908) et qui réunit tous les partisans de Freud. Il révèle en même temps un de ses rêves à Freud que ce dernier interprète comme antisémite et qui constituera pour nombre de ses détracteurs un des premiers éléments à l'origine de sa dissidence d'avec Freud. La même année Jung décide de créer son propre cabinet d'analyse. Il fait construire à cet effet une solide bâtisse, à Küsnacht, en bordure du lac. Il en dessine lui-même les plans et en confie la réalisation à son cousin architecte Ernst Fiecher. Il souhaite avant tout une maison inspirant la sécurité pour favoriser le développement de sa vie intérieure et fait graver au-dessus de l'entrée un adage d'Erasmus symbolisant sa pensée : « *Vocatus atque non vocatus, Deus aderit* »^[note 13].

Jung participe ensuite à la création d'une société suisse de recherches freudiennes, réunissant d'éminents psychiatres et médecins. Sa proximité avec Freud s'accroît encore lorsqu'il donne une conférence au vif succès intitulée « l'importance de la théorie de Freud en neurologie et en psychiatrie »^[36]. Sous la demande de Freud et d'Ernest Jones, désireux de fonder une revue internationale de psychanalyse afin de propager et fédérer les partisans, Jung se propose d'y participer. En 1908, la revue est fondée, sous le nom de *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*^[note 14] ; Jung en est alors le rédacteur en chef. La notoriété internationale de Jung permet à cette revue naissante de très vite toucher nombre de scientifiques.

Alors que Freud souhaite que Jung mette toute son énergie et son temps dans la promotion de la psychanalyse, le psychiatre suisse nourrit d'autres occupations, notamment pour les phénomènes occultes. D'ailleurs Jung est élu membre honoraire de la Société américaine de recherches psychiques pour ses « mérites comme occultiste ». Jung travaille alors au cas d'Emil Schwyzer, dit l'« homme au soleil phallique », interné au Burghözli, où Jung continue à exercer parfois, pour ses recherches. Il souhaite faire de Schwyzer le point d'origine d'une nouvelle théorie de la démence précoce. Un autre cas pathologique, celui d'Otto Gross lui vaut de mettre en œuvre sa théorie des types psychologiques et qu'il présente la première fois dans l'article de la *Jahrbuch : De l'influence du père sur la destinée de ses enfants*. Il y parle également de la possibilité d'un « inconscient collectif », théorie en germe dès 1908 donc.

Parallèlement, sa relation avec Sabina Spielrein entre dans une phase de cercle vicieux pour Jung qui a de plus en plus de mal à s'en défaire. Spielrein correspond également avec Freud directement, lui donnant sa version de sa relation. Jung se défend alors en disant que Spielrein a transféré sur lui la figure du sauveur et de l'amant. Néanmoins il n'accepte jamais de parler de relation adultérine lorsque Freud lui demande de s'expliquer^[note 15].



Jung se réclame de la méthode empirique du psychologue William James.

À son cabinet privé, Jung se fait connaître en soignant l'Américain fortuné Joseph Medill McCormick, fils du magnat de la presse de Chicago. Dès lors, son cabinet ne cessera d'accueillir des américains impressionnés par ses théories et sa cure. Il se rend ainsi en Amérique pour une série de conférences à l'université Clark à Worcester, Massachusetts. C'est durant cette période que Freud le désigne explicitement comme son « successeur et prince héritier »^[37]. Freud se méfie alors des États-Unis, incapables pour lui d'accueillir la psychanalyse ; la notoriété de Jung dans ce pays accroît donc encore sa méfiance. Celle-ci, pour Jung, s'explique par des motifs personnels : « Au cours de toutes ces années où nous fûmes si proches, il n'y eut que des projections » explique-t-il dans *Ma Vie*. Néanmoins, Freud, accompagné du psychanalyste Sándor Ferenczi (présenté à Freud par Jung), se rend avec le psychiatre suisse aux États-Unis pour promouvoir la psychanalyse. Réfractaire, Freud ne se sent pas à l'aise et, lors de leur retour, sur le port, le médecin viennois défèque dans son

pantalon. Secouru par Jung, celui-ci lui dit vouloir l'analyser. Freud refuse, arguant ne pas vouloir risquer son autorité. Cet épisode accroît davantage la mésentente entre les deux hommes. Reclus dans sa chambre d'hôtel, Freud ne voit rien des États-Unis, alors que Jung, enjoué, rencontre Stanley Hall, William Stern, Albert Michelson, Franz Boas l'anthropologue, Adolf Meyer, Ernst Neumann, John Dewey et Wilhelm Maximilian Wundt ; il développe donc ses relations outre-Atlantique, ce qui explique sa notoriété en Amérique. Avec William James, qu'il rencontre lors d'une conférence à l'université Clark, Jung s'entretient à propos des phénomènes para-psychologiques et de leur volonté commune d'œuvrer dans leur étude ; malheureusement James mourut en 1910.

Rupture avec Freud

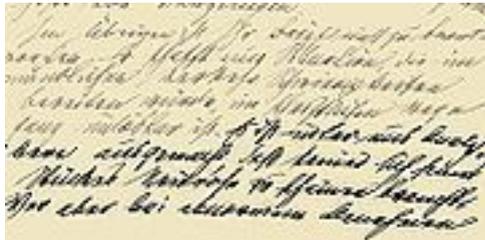
En 1911, la psychanalyse a acquis une renommée mondiale, grâce notamment au Congrès de Weimar^[40]. Jung fait la rencontre de Toni Wolff, femme férue de mythologie, ce qui ne manque pas de le séduire. Pour Deirdre Bair, « Toni Wolff devint la première d'une longue série de femmes qui gravitèrent autour de Jung parce qu'il leur permettait de mettre leurs intérêts et leurs capacités intellectuelles au service de la psychologie analytique »^[41]. Selon le biographe de Freud, Ernest Jones, la dégradation de leur relation commence réellement en 1911, au congrès de Weimar, mais elle ne porte pas sur le concept de libido comme souvent on a pu le penser. Selon lui, le problème vient plutôt de ce que « Jung était si absorbé dans ses recherches, que celles-ci nuisaient gravement à ses obligations de président » de l'Association de psychanalyse internationale^[42]. Une autre critique de Freud, de méthode, porte sur le fait que Jung s'appuie sur trop de sources extérieures, du domaine religieux ou mythologique^[43] ; Jung réplique en expliquant qu'il trouve « trop inquiétant de laisser de côté de larges domaines du savoir humain ». La méthode dite « circulaire » de Jung, qui revient sans cesse sur ses écrits antérieurs dérange également Freud.

Jung entretient alors une relation triangulaire avec Toni Wolff et sa femme. Jung est de plus en plus accaparé par des tâches administratives, trouvant peu de temps pour continuer ses recherches, notamment sur l'origine de la religion. Président de l'Association psychanalytique internationale (API), rédacteur en chef des « Jahrbuch », il ne peut assurer une correspondance avec Freud qui le soupçonne de vouloir créer son propre mouvement psychanalytique et d'échapper à son autorité. Le psychanalyste et fervent défenseur de Freud Ernest Jones est le premier à entrevoir la future rupture entre les deux hommes, dont les causes mêlent mésententes personnelles, divergences théoriques et conflit de caractères.

Jung rencontre en 1912 miss Miller, portée à sa connaissance par les travaux de Théodore Flournoy, et dont le cas névrotique étaye davantage sa théorie de l'inconscient collectif. Freud parle alors d'« hérésie », ce qui devait précipiter leur rupture. Néanmoins celle-ci fut largement consommée par ce qu'on a appelé le « geste de Kreuzlingen »^[note 18] : un malentendu sur l'envoi d'une lettre entre les deux hommes, et qui disparaît, renvoyant chacun sur sa position. Deirdre Bair note que « Dans les courriers échangés entre le 8 juin et la fin du mois de novembre 1912, on ne trouve plus qu'amertume, récriminations et désir de vengeance »^[44]. Freud évoque ce geste dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, publiée en 1914. De plus, le débat autour du concept de libido, en 1912 met le feu aux poudres, à propos du cas célèbre de Daniel Paul Schreber, auteur des *Mémoires d'un névropathe*. Freud y voit l'illustration de son concept de libido, or, pour Jung : « la suppression de la fonction de réalité dans la « *demencia praecox* » ne se laisse pas réduire au refoulement de la libido (définie comme faim sexuelle), du moins, moi, je n'y arrive pas »

explique-t-il^[45]. Freud voit alors en Jung un partisan d'Alfred Adler et de sa théorie dite de la « volonté de puissance ».

Une série de conférences aux États-Unis et le livre qu'en tire Jung, intitulé *La Théorie psychanalytique*, envenime sérieusement la situation. Jung profite de l'occasion pour expliquer en quoi ses idées diffèrent de celles de Freud. Aux États-Unis, Jung prétend avoir analysé des patients noirs et avoir rendu visite au président Théodore Roosevelt.



Manuscrit de la lettre de rupture que Freud envoya à Jung en 1913. Les années suivantes Freud se brouilla avec d'autres analystes de renom parmi lesquels Otto Rank, Wilhem Stekel, Victor Tausk, Sándor Ferenczi, ou encore Wilhem Reich.

À cela s'ajoute une fausse lettre écrite par Ernest Jones, prétendument envoyée par Jung à son père au Pays de Galles, qui discrédite l'autorité de Freud. Cela motive son bannissement dès le mois d'août 1912. Dès lors, le mouvement psychanalytique se divise en deux obédiences : les partisans de Freud d'un côté, ceux de Jung de l'autre (dont Leonhard Seif, Franz Riklin, Johan Van Ophuijsen entre autres). Les deux hommes continuent de correspondre toute l'année 1913 mais sous le style formel de ces échanges, l'amertume est manifeste. Jung continue de présider l'API et de coordonner les « Jahrbuch ».

En 1913, comme pour officialiser cette rupture, Jung présente succinctement au XVII^e Congrès international de médecine organisé à Londres en août sa nouvelle approche : la « psychologie analytique », la distinguant de la psychanalyse de Freud et de la « psychologie des profondeurs » de Bleuler. Jung y suggère aussi de libérer la théorie psychanalytique de son « point de vue exclusivement sexuel » en se focalisant sur un nouveau point de vue énergétique se fondant sur Henri Bergson^[46]. Jung y fait ensuite une intervention intitulée « Contribution au problème des types psychologiques », autre façon de se démarquer de Freud. Néanmoins, au final, Jung est réélu pour un second mandat en tant que président de l'API. La lettre de Freud du 27 octobre 1913 officialise la rupture : « Votre allégation, comme quoi, je traiterais mes partisans comme des patients est évidemment fausse (...) Par conséquent, je propose que nous abandonnions nos relations personnelles complètement. »^[47]. Freud considérera toujours que Jung avait voulu le supplanter comme créateur de la psychanalyse^[48].

Les deux hommes, cependant, ne se remettent jamais de cette rupture qui clôt une amitié certaine^[49]. Cette rupture marque surtout deux visions différentes mais complémentaires dans une certaine mesure de la psyché^[note 19]. La cause du conflit entre Freud et Jung conditionne bien plus que l'histoire des relations entre la psychanalyse et la psychologie analytique : elle exerce une profonde influence également sur les raisons du rejet médiatique et institutionnel des théories de Jung. Le conflit des deux hommes a eu lieu principalement sur la dimension mystique ou en tous les cas humaniste de la psyché.